

ENTRE L'HISTOIRE ET L'HISTOIRE.

L'art de faire revivre le XIX^e siècle dans *Archives du Nord*¹

par Claude BENOIT MORINIÈRE
(Université de València)

Un regard en arrière

Quand, après avoir quitté son pays natal et s'être libérée de toute attache familiale, Marguerite Yourcenar revient sur le tard au pays de son enfance comme le feront ses personnages Hadrien, Zénon ou Nathanaël, elle songe à reprendre un projet de sa vingtième année, irréalisable comme tel à l'époque mais fondateur de toute sa production postérieure. Remodelant à sa juste mesure ce "projet immense et informe", "où toutes les générations se seraient étirées, de Zénon à Michel"², elle décide de remonter dans sa lignée, en écrivant *Souvenirs pieux*, puis *Archives du Nord*, se centrant principalement sur ses ascendants les plus proches, ceux qui vécurent au long du XIX^e siècle, si récent, si tangible encore pour Marguerite, née en 1903, élevée comme les petites filles de "bonne famille" du siècle passé par des personnes attachées aux traditions et imbues des valeurs conservatrices inhérentes à sa classe sociale.

Dans *Archives du Nord*, œuvre sur laquelle je vais m'appuyer pour cette brève réflexion, l'évocation plus ou moins rapide d'une antériorité quasi illimitée et totalement inconnue ne trompe personne. L'auteur cherche surtout à exprimer, dans des pages d'une grande teneur poétique, vestiges du projet initial, la petitesse de l'individu issu du magma primordial et le vertige que provoque, chez l'écrivain, cette remontée fantastique dans la "nuit des temps". Mais alors que

¹ Les références au texte sont faites à l'édition Gallimard, NRF, 1977.

² YO, Paris, Le Centurion, 1980, p. 223-224

dans *Souvenirs pieux*, elle évoque surtout un couple de la Belle Époque, son père et sa mère, et remonte à rebours dans sa lignée maternelle, dans ce deuxième volet du *Labyrinthe du monde*, elle s'est proposée une méthode différente, proche de la technique du *zoom* photographique : le rétrécissement progressif du champ de vision et la focalisation de plus en plus précise sur le XIX^e siècle de son grand-père paternel, Michel-Charles, personnage essentiel et privilégié de cette généalogie familiale, pour terminer par la jeunesse de Michel et, après une ellipse narrative, l'arrivée au Mont-Noir de la petite Marguerite. Le cercle se referme progressivement sur un temps déterminé et un espace précis que Yourcenar a revisité quand elle est revenue "au pays" pour créer le personnage de Zénon (*YO*, p. 214).

Laissons donc de côté la lointaine "Nuit des temps", ainsi que les chapitres qui constituent la partie intitulée "Le Réseau" pour pénétrer de but en blanc en l'an 1842, année fatidique de l'accident de Versailles où le jeune Michel-Charles fut sur le point de perdre la vie.

Histoire ou roman ?

Dès les premières lignes de cette deuxième partie, le lecteur se voit introduit dans un décor de roman traditionnel par une description réaliste dans le goût de l'époque (*AN*, p. 99), qui met en évidence l'une des constantes de l'œuvre yourcenarienne : l'absence de démarcation entre l'écriture romanesque et l'écriture de l'histoire. Plusieurs critiques ont étudié la question et souligné l'ambiguïté de ce texte, mi-roman, mi-histoire, avec des touches autobiographiques. Cette forme hybride répond à une conception globalisatrice de l'écriture que la romancière a expliquée à plusieurs reprises. Sa méthode est la même pour *Mémoires d'Hadrien* que pour *Archives du Nord* : érudition et documentation, imagination, qu'elle désigne aussi comme "sympathie" ou "empathie"³, insertion de la vie du "personnage" dans le cours de l'histoire. Pour elle, l'histoire n'est pas seulement une succession de dates ou de faits marquants, elle "est composée de destins individuels, quelques-uns illustres, la plupart obscurs. Il n'y a pas d'histoire de France séparée de l'histoire des Français, de chaque Français" (*YO*, p. 215).

En cela, elle obéit à une vision moderne de l'histoire qui se fait jour au XIX^e siècle, moment décisif dans l'évolution de l'historiographie. Il s'agit désormais de représenter une époque donnée à partir d'un point de vue interne, en reflétant ses mœurs, sa mentalité, son état d'esprit,

³ Voir *ER*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 61.

à l'aide de l'intuition, de l'imagination et de l'évocation. Il faut pénétrer dans l'époque passée, s'identifier avec les individus, mettre en relief leurs particularités, selon les aspirations de l'esprit romantique, comme Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, dramatiser les événements marquants sur le mode d'Augustin Thierry, enfin, s'efforcer, comme Michelet, de ressusciter le passé grâce au pouvoir suggestif de la vision.

En ce sens, rien ne différencie essentiellement Michel d'Hadrien, car, dit-elle, "j'ai essayé de le reconstituer -comme tout romancier- à partir de ma substance". Son père lui est apparu pour la première fois comme personnage lorsqu'à l'âge de vingt ans, elle conçut cet "énorme projet de roman" (*YO*, p. 223-224) mentionné antérieurement.

D'autre part, le roman est indissociable de l'histoire. Parlant de l'historicité de *Denier du rêve* ou du *Coup de grâce*, elle explique qu'il lui a fallu "retomb[er] dans l'histoire" pour situer et comprendre ses personnages: "il importait de tout savoir de la situation politique, sociale, du temps et du milieu où [ils] se trouvaient"; "et j'y retomberais de la même manière si c'était l'histoire de mon père ou de ma mère, ou celle de ma propre enfance que je racontais" (*ER*, p. 42-43).

La place de l'Histoire

Histoire, roman, chronique, qu'importe le genre si la voie à suivre est toujours la même ? Le titre *Archives du Nord* nous renvoie à un ensemble de documents qui proviennent d'une collectivité, d'une ou plusieurs familles, d'un ou de plusieurs individus, originaires de cette région. La note de l'auteur nous informe des documents consultés, des informations reçues au sujet des événements qui ont touché de plus ou moins près les personnages : archives officielles conservées dans le département du Nord et de Versailles, vieilles photographies, récits transmis par le père, carnets de voyages du jeune Michel-Charles, etc., sources écrites et orales fiables car tous les détails, même s'il font l'objet d'un montage romanesque, doivent être authentiques (*YO*, p. 214).

Grâce à cette documentation exhaustive, première voie d'accès au passé, le lecteur pourra suivre l'évolution des personnages, tout en voyant défiler sous ses yeux les différentes situations politiques qui ont ponctué le siècle. Les parents de Michel-Charles qui, en 1842, ont atteint la cinquantaine, "ont déjà vu en France se succéder huit régimes" (*AN*, p. 120). Quand le jeune homme rentre chez lui après son périple italien, "le char de l'État, comme le veut une plaisanterie d'époque, navigue sur un volcan ; Louis-Philippe est à bout de souffle"

(AN, p. 159). “Les grondements de l'émeute ouvrière, la prolifération des clubs et des sociétés secrètes, le mot communisme, qui vient de naître, font peur à tout le monde” (AN, p. 160). Puis, c'est la Révolution de février 1848 et ses manifestations à Lille, l'abdication de Louis-Philippe et sa fuite, incognito, “muni d'une sacoche pleine d'or” (AN, p. 169). L'instauration de la République, l'accession de Louis-Napoléon et l'époque du Second Empire correspondent à la jeunesse et à l'âge mûr de Michel-Charles.

Parfois, l'Histoire est interprétée par le personnage ; d'autres fois, c'est le narrateur, et derrière lui notre auteur, qui exprime sa propre vision des faits. Ainsi, le Second Empire sera vécu jusqu'au bout par Michel-Charles comme “un beau songe”. “Il ne se souvient que des feux de la rampe et des lustres”, nous dit-on. N'écrit-il pas dans ses cahiers :

L'Empereur était l'arbitre de l'Europe ; l'agriculture, l'industrie, le négoce étaient en pleine prospérité ; l'argent circulait en abondance : on le gagnait facilement et le dépensait de même ; du petit au grand, tout le monde semblait heureux [...]

L'image de “la calèche de l'Impératrice, encadrée de beaux officiers sur de fringantes montures, toute remplie par les volants d'Eugénie et de ses dames d'honneur”, telle qu'il l'a vue passer, avenue du Bois, restera profondément gravée dans sa mémoire.

À son tour, Marguerite Yourcenar, passionnée d'Histoire, ne résiste pas à la tentation de donner explicitement son point de vue personnel. Elle ironise au sujet de cette “politique de la poudre aux yeux, des entrechats et de la vie facile”, et embrasse de son regard lucide l'ensemble de cette période⁴ :

Ces souvenirs qui font tant de place à la fête impériale n'ont pas un mot pour le chaos de l'année terrible et des années funestes. (AN, p. 234-5)

Comme le fera l'empereur Hadrien devant les premiers signes de décomposition du monde romain, l'auteur, dans l'une de ses réflexions personnelles sur cette période, découvre les signes avant-coureurs de la chute de l'Empire :

⁴ Sans doute est-ce là cette voie d'accès métaphysique, « cette espèce de regard qui nous fait embrasser d'un seul coup le temps, le temps dans lequel le personnage a vécu et aussi le nôtre, ce temps qui est de “l'éternité pliée”, comme le disait Cocteau dans une formule inoubliable », *ER*, p. 61.

C'est ainsi que dès les splendeurs de Compiègne le visage défait de Napoléon III fait prévoir Sedan, comme s'il portait déjà sur lui son désastre ; ou encore qu'en dépit des dithyrambes de ses adorateurs, la belle Castiglione, dans sa toilette de Reine des Cœurs, montre des chevilles alourdies et des pieds qui s'écrasent dans des mules de satin, comme si cette idole des salons s'était fatiguée à faire le trottoir. (AN, p.197)

Pour sa part, le jeune Michel, étudiant pendant les années soixante-dix, manifeste son rejet énergique face à la sanglante répression de la Commune. Comme preuve éloquente de cette première rébellion idéologique, une *Ode aux Morts de la Commune*, "dans laquelle une indignation authentique s'exprime en lieux communs hugolesques", (mais, ajoute Yourcenar, "sans le grand souffle du vieux de Guernesey", AN, p. 238) montre que Michel, en ces tragiques journées de mai 1871, n'est pas demeuré insensible à l'Histoire.

L'écriture du réel

Devant cette mouvante toile de fond qu'est le défilé d'événements et de personnages historiques, se détachent les individualités de Reine, Michel-Charles, Noémi, Gabrielle, Michel, etc., membres de cette saga dans laquelle Yourcenar pénètre pour les faire revivre. C'est bien "l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire" qu'elle retrace le plus minutieusement dans cette deuxième partie du livre.

Suivant la méthode réaliste balzacienne, il faut camper des êtres en chair et en os, les ancrer dans le réel, dans des lieux et des moments précis, authentifiés par les références historiques ou géographiques dont on vient de parler. Pour cela, elle doit imaginer les lieux qu'elle n'a pas connus, inventer des décors de manière vraisemblable. La chambre d'étudiant de Michel-Charles n'existe pas telle qu'elle nous est décrite. L'éclairage aux bougies, les brocs pleins d'eau tiède pour la toilette, la baignoire en tôle (AN, p. 101), disent la simplicité de cette chambre d'étudiant. L'auteur ne l'a jamais visitée... Mais elle sait trouver les signes révélateurs d'une certaine classe sociale, les indices d'un caractère, d'un goût personnel, d'un moment donné du XIX^e siècle.

Les costumes reflètent non seulement le statut social des personnages, mais leurs goûts et leur personnalité. Quelquefois décrits à partir de photographies ou de portraits, ils proviennent souvent de l'imagination de la romancière ; ainsi, l'habit que Michel-Charles portera pour un bal masqué :

Sur la courtepoinette s'étalent les pantalons collants, du meilleur faiseur, l'habit à basque, le domino [...], et sur l'oreiller le masque de satin noir. Des escarpins bien lustrés font des pointes sur la descente de lit. (AN, p. 100)

Les jeunes demoiselles qui l'accompagnent lors du voyage à Versailles "sont en nanzouk ou en organdi, avec des capotes fleuries à brides bleues ou roses" (AN, p. 106). Les tantes du petit Michel, restées célibataires, "vieillissent avec dignité dans leurs robes gris perle ou feuille-morte, avec leurs guimpes, leurs ruches, leur guipure, leurs grandes manches de soie blanche aperçues à travers les tailladages du satin [...]" (AN, p. 207). Plus tard, dans les années soixante-dix, ce jeune dandy "arbore au bal des talons rouges et des chemises à jabot de dentelle" (AN, p. 239).

Une place importante revient aux us et coutumes de l'époque. Certains restaurants à la mode qui peuplent les volumes de la *Comédie humaine* défilent au rythme des sorties et des parties fines de cette famille bourgeoise. Au *Cadran Bleu* ou chez *Les Frères Provençaux*, le jeune Michel-Charles peut inviter quelque belle inconnue ; il projette d'emmener une grisette "souper à *La Chaumière* [...] et voir ensuite sur la Seine les feux d'artifice" (AN, p. 108) ; ses visites à Paris, une fois marié, sont l'occasion de parties galantes qui le mènent au *Café Riche*⁵ après le spectacle (AN, p. 254), mais c'est *Chez Morny* qu'il emmène dîner Noémi lors de leur voyage annuel à la Capitale.

Repas champêtre plus frugal, composé d'omelettes et de fritures, le déjeuner de l'allègre bande de jeunes à Versailles, en mai 1842, n'est pas sans rappeler le "Déjeuner sur les bords de la Creuse" que George Sand décrira dans son *Journal de Gargillesse*, en 1858.

Dans la vaste fresque historique qui nous est représentée, Marguerite Yourcenar trace de véritables tableaux vivants : par exemple, la foule bruyante et colorée qui se rue sur les hauts marchepieds du train, à la gare de Versailles, le 8 mai 1842, puis le terrible accident qui s'ensuit, conté avec une telle force évocatrice que cette scène dantesque semble se dérouler sous nos yeux⁶.

⁵ Dans le roman de Maupassant, c'est au *Café Riche* que Bel Ami et Forestier se donnent rendez-vous pour une partie fine.

⁶ AN, p. 109-111 : « Tout à coup, une série de secousses jettent les uns sur les autres les voyageurs moitié riants, moitié effrayés ; un choc énorme, pareil à celui d'une lame de fond, lance les occupants à terre ou contre les parois. Un tumulte fait de métal qui grince, de boiseries qui se rompent, de vapeur qui siffle et d'eau qui bout couvre les gémissements et les cris. Michel-Charles perd connaissance.

Des visions plus aimables font revivre les foules de la Belle Époque qui fréquentent les stations balnéaires à la mode. À Ostende, “[l]a parade mondaine sur la digue est particulièrement brillante en ces “saisons” où le gratin étranger se mélange aux gens du monde, aux financiers et aux belles de l’entourage de Léopold II” (AN, p. 351).

L’ambiance des salles de jeux et des casinos, si fréquentés par Michel, Berthe et Gabrielle, révèle la décadence fin de siècle, le mélange des classes et la dégradation des valeurs :

Dans ce milieu demi-mondain des casinos, [...] l’or tourne au clinquant et les diamants au strass. [...] On fait assaut de toilettes, mais les femmes légitimes rendent les armes à cette variété voyante de la courtisane qu’est la grande cocotte⁷, entretenue par des rois ou des présidents. [...] L’ample Otero navigue majestueusement entre les tables de jeu, des bagues à tous les doigts, des bracelets étagés du poignet à l’épaule, des colliers s’entrechoquant sur sa poitrine rose [...]. (AN, p. 327-8)

Par la force de ces tableaux, le coloris de ces peintures, la société du siècle dernier recouvre la vie, se remet en mouvement et le lecteur ressent bel et bien ce “choc du passé soudain révélé” que l’artiste qu’est Marguerite Yourcenar s’est proposé de lui faire éprouver (ER, p. 55).

Une histoire des mentalités

Mais pour comprendre les attitudes et les comportements des personnes qui nous ont précédés, il s’agit aussi de voir jusqu’à quel point leurs façons de penser se différencient ou se rapprochent des nôtres. “[L]’homme moderne, affirme Yourcenar, est bien moins différent qu’il ne le croit de l’homme du XIX^e siècle” (ER, p. 57). Il est clair que nous sommes tous héritiers de la société moderne post-révolutionnaire et de la civilisation industrielle qui a caractérisé le XIX^e siècle, et que là se trouvent nos racines.

Mais dans la région du Nord, les mentalités se montrent lentes à évoluer. La forte classe bourgeoise se méfie des changements et des révolutions car elle craint de perdre ses privilèges. Imbue de son

Quand il regagne à demi conscience, c’est pour sentir qu’il étouffe et tousse dans une atmosphère de four enfumé. [...] La seconde locomotive s’est précipitée sur la première : les wagons entièrement construits en bois, soulevés, renversés, brisés, grimpés les uns sur les autres, ne sont plus qu’un monstrueux bûcher d’où sortent de la fumée et des cris ».

⁷ On pense au personnage de Nana, de Zola.

pouvoir et de sa supériorité économique et sociale, elle s'efforce de maintenir en vigueur la morale et les valeurs des temps passés. Le récit des tournées d'inspection des fermes que réalise Michel-Charles, accompagné de Michel enfant, illustre cet immobilisme et ce conservatisme qui nous ramènent en arrière, voire au siècle antérieur et à l'esprit paternaliste de l'Ancien Régime :

Dans ce pays de propriété morcelée, ces visites prennent des heures de cheval ; il arrive même qu'on passe la nuit dans quelque ferme. [...] En l'honneur des visiteurs, la femme a ajouté à l'ordinaire, qui est une soupe épaisse, le lard grillé ou l'omelette des dimanches. [...] Le vieux fermier assis sur le seuil prend sur ses genoux le petit qui vient d'explorer la basse-cour, le soulève à bout de bras, comme les bons paysans, dans les gravures sentimentales du XVIII^e siècle [...]. (AN, p. 207-210)

La mentalité de Michel-Charles n'évolue pas. L'asservissement de ses fermiers lui semble naturel. Comme le souligne Marguerite Yourcenar, "Son goût archaïque [...] pour la propriété foncière l'empêche au moins de trop participer au démarrage industriel" (AN, p. 209).

Dès sa jeunesse, il a hébergé l'intime conviction de la supériorité de sa classe :

Dans le fallacieux combat entre l'ordre et la justice, [il] s'est déjà rangé du côté de l'ordre. Il croira toute sa vie qu'un homme bien né, bien élevé, bien lavé, bien nourri et bien abreuvé sans excès, cultivé comme il convient qu'un homme de bonne compagnie le soit de son temps, est non seulement supérieur aux misérables, mais encore d'une autre race, presque d'un autre sang. (AN, p. 127)

Quant à la rigide Noémi, que l'auteur accuse de mesquinerie et d'autoritarisme, c'est elle qui tient les rênes de sa maison. "Les femmes traitant leurs maris en consorts, quand ce n'est pas en valets, sont de tout temps, et peut-être surtout du XIX^e siècle" (AN, p. 179).

Mais Michel viendra révolutionner ces principes et bouleverser l'édifice moral sur lequel s'appuie sa famille. Son goût pour la fête et le jeu, sa désinvolture face aux institutions et aux idéologies attestent, d'une part, la révolte de l'adolescent face à une éducation rigide et, d'autre part, l'évolution d'une société et le changement des mentalités à partir de la fin du Second Empire. Expulsion du lycée pour faute grave contre la discipline, fuite à Bruxelles, dettes de jeu, double désertion de l'armée française, fuite en Angleterre et liaison avec la femme d'un ami, mépris explicite des institutions familiales, tout, chez Michel, contrarie et déçoit les souhaits de ses parents. Il fait

partie de cette jeunesse qui se rebelle car elle ne supporte plus l'ambiance familiale et sociale qui l'étouffe .

Pour rendre la complexité des êtres humains qu'elle évoque, l'auteur, en narrateur omniscient, sait "se transporter en pensée à l'intérieur"⁸ de ses personnages, s'identifier avec eux, et faire pénétrer le lecteur dans leurs pensées et leurs sentiments, dans leurs prises de position idéologiques, dans leur vision du monde qui les entoure. Elle reconstruit ainsi du dedans ces destinées individuelles entraînées dans le courant de l'air du temps.

Reconstruire la bibliothèque

"L'une des meilleures manières de recréer la pensée d'un homme : reconstituer sa bibliothèque", écrit Yourcenar dans ses « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* »⁹. C'est le procédé qu'elle a suivi dans *Archives du Nord*, où elle signale, dans de nombreuses occasions, les lectures ou les connaissances littéraires de ses ancêtres, ou ce qu'elle en imagine de la manière la plus plausible. Michel-Charles nous est présenté comme un "brillant étudiant", "excellent latiniste, ce qui veut dire qu'il a lu quatre ou cinq grands historiens, de Tite-live à Tacite", des poètes (Juvénal est cité), Cicéron et Sénèque. "Il n'est pas un humaniste, espèce rare d'ailleurs vers 1845. Il n'est qu'un très bon élève qui a fait ses humanités" (AN, p. 131-2). Mais il subit déjà les premières influences de la modernité, c'est-à-dire du Romantisme. Parmi les livres chers à son cœur, se trouvent "le Lamartine des *Méditations*, Hugo, des *Orientales* aux *Chants du Crépuscule*. [...] Il a feuilleté, certes, des romans de Balzac, sans savoir d'ailleurs qu'il lisait des chefs-d'œuvre" (AN, p. 99 et 101) et ce qui l'attire secrètement, c'est un voyage en Italie, terre mythique visitée par tant d'écrivains et de poètes! "À Gabrielle, sa préférée, il a montré des vers, imités de près de Lamartine où il exprime la joie qu'il éprouverait à voir un jour la mer de Sorrente" (AN, p. 123). Arrivé en Italie, les paysages, les villes qu'il a idéalisés à travers les textes le déçoivent : "Les noires rues florentines avec leurs palais aux bosselages farouches attristent ce voyageur qui n'a encore qu'un vernis de romantisme" (AN, p. 134).

⁸ CNMH, OR, p. 526.

⁹ *Ibid.*, p. 524.

Pourtant, certains lieux l'inspirent. Le poème en prose qu'il envoie à sa mère, vrai "morceau d'éloquence romantique"¹⁰, mérite, selon l'auteur, d'être rapproché d'un passage du *Lorenzaccio* de Musset.

À son retour, il accompagnera les fleurs séchées recueillies durant le voyage et collées dans un album, de vers "tantôt pris aux lyriques et aux élégiaques latins, tantôt aux grands poètes ou aux moindres rimeurs du romantisme" (AN, p. 154). Horace, Tibulle, Schiller, Klopstock, Byron, Rousseau, Hégésippe Moreau, Lamartine devaient être les plus admirés ou simplement les plus connus de l'adolescent.

Plus tard, il lui arrivera d'évoquer, devant ses enfants, *Le Cercle de famille* de Victor Hugo (AN, p. 187). Mais dans le domaine des idées, plus orienté vers le passé, il relira plus volontiers Condillac ou Tacite que les historiens ou philosophes de son temps (AN, p. 192).

Michel a hérité de son père son goût pour les poètes romantiques. Si l'influence de Hugo se fait sentir dans l'*Ode aux Morts de la Commune* citée ci-dessus, il relit fréquemment Théophile Gautier, et surtout Musset auquel, selon sa biographe, il s'adonna durant sa jeunesse (AN, p. 348). "Je suppose que Michel a lu Retz ou Saint-Simon, dit-elle, pendant que les femmes lisaient du Willy" (AN, p. 343), laissant entendre que son père préférerait la compagnie de ces illustres mémorialistes à celle du romancier humoriste et superficiel, plus indiqué pour le sexe féminin.

D'autre part, les multiples références aux écrivains et poètes du siècle dernier dont Yourcenar parsème son texte montrent bien qu'elle connaît et admire tout spécialement leurs œuvres. Elle s'est même vantée d'avoir fait lire à son père une partie de la littérature du XIX^e siècle. Ceux qu'elle préfère sont Hugo, Rimbaud, Apollinaire, plus tard Baudelaire (YO, p. 48). Elle relit Balzac, Stendhal, Flaubert, Ibsen et Proust (YO, p. 250), auteur, celui-ci, des débuts du XX^e, mais qui décrit une société de la fin du XIX^e siècle.

Elle cite tour à tour Nerval, Musset, Maurice de Guérin, Tolstoï, quelques personnages de Balzac (Diane de Cadignan, Vautrin, etc.) et de Proust (Swann, Saint-Loup) etc. Elle compare Michel-Charles, jeune étudiant à Paris, à Frédéric Moreau (AN, p. 101), et Michel adolescent à Rimbaud. Brillant élève indiscipliné, brimé, comme ce dernier, par une mère inflexible et peu affectueuse, il fait une fugue précoce à Bruxelles, rêvant de ne plus revenir. La comparaison devient de plus en plus explicite: " La débâcle l'a moins marqué encore que Rimbaud, son contemporain de Charleville, plus proche, il est

¹⁰ AN, p. 141. Le poème exprime la pitié pour Florence déchuë, et Yourcenar le compare aux lamentations des exilés florentins dans *Lorenzaccio*.

vrai, des lieux du désastre" (AN, p. 237). Même mépris pour l'institution familiale¹¹, même goût de l'encanaillement¹², même révolte face aux valeurs instituées de la société...

Idéalisation d'un père aimé et admiré ? Désir de le rapprocher de cet adolescent de génie qui révolutionna la poésie ? Le fait est que Marguerite Yourcenar rapproche son cher Michel des deux écrivains qu'elle préfère : Rimbaud, qui lui inspirera le titre du troisième volume de la trilogie (*Quoi? L'Éternité.*) et Proust, par le biais de Swann et de Saint-Loup (AN, p. 342 et 347).

Un être en mal de famille

Il reste à poser quelques questions, face à cette recréation magistrale des avatars d'une famille du XIX^e siècle. À travers tous ses livres, Marguerite Yourcenar a montré son amour et son respect du passé. Non pas comme évasion dans un lointain âge d'or pour échapper à un présent qui ne la satisfait pas, mais comme aventure de la connaissance. "On me parle toujours [...] de "fuite dans le passé", comme si le passé était un asile [...]. Ce n'est pas un asile que le passé nous offre, mais une série de carrefours, d'autres embranchements aux mêmes routes" (ER, p. 44-5).

Mais, pourquoi, arrivée à la soixantaine, éprouve-t-elle le besoin de revenir sur ce lointain projet de jeunesse et choisit-elle de reconstruire ses parents et grands-parents et de retracer leur vie, qui s'est déroulée au long de ce XIX^e siècle ?

Comme l'a déjà montré la critique¹³, cette œuvre tardive de reconstruction, véritable travail d'archéologue mais aussi d'alchimiste, répondrait à un besoin de combler le vide causé par la disparition de la mère. Ceci expliquerait la composition de *Souvenirs pieux*. Par contre celle d'*Archives du Nord*, tout comme celle de *Quoi? L'Éternité*, proviendraient, me semble-t-il, de la frustration causée par l'absence d'une véritable famille, pendant l'enfance et tout au long de la vie de Marguerite Yourcenar. D'où l'importance qu'acquiert la forte figure de Michel-Charles, sauvé par miracle du terrible accident de

¹¹ « Il a déjà pris l'habitude de citer sarcastiquement la rengaine d'époque : "Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?" et de répondre avec éclat : "N'importe où" », AN, p. 241.

¹² "Le goût de l'encanaillement est patent chez Michel, ou du moins l'habitude de se plaire plus bas que soi [...]", AN, p. 343-4.

¹³ Je renvoie au Second Colloque International *Marguerite Yourcenar, Biographie, autobiographie*, tenu à València en novembre 1986 et aux actes publiés postérieurement (1988).

Meudon, car l'auteur sent bien qu'il a été le chaînon grâce auquel la lignée a pu se perpétuer.

Quant à Michel, adolescent rebelle et jeune dandy joueur et désinvolte, il est le séducteur enfant terrible qu'elle aurait tant aimé connaître alors qu'elle n'a connu qu'un vieil homme qui, par l'âge, aurait pu être son grand-père.

De là son insistance sur la période du XIX^e siècle – elle assure que “[s]’il s’agit de *Souvenirs pieux* et d’*Archives du Nord*, bien entendu, le XIX^e siècle est le sujet de ces livres” (YO, p. 254) –, temps mythique de la famille réunie dans la vieille maison de Bailleul¹⁴, temps merveilleux où la pollution n’a pas encore empoisonné l’air de la belle ville de Rome¹⁵ ; les “vastes jardins que détruira dès la fin du siècle la spéculation immobilière verdoient et respirent encore” (AN, p. 133) ; temps heureux de la complicité entre le père et le fils, temps idéalisé de la jeunesse de Michel, vivant son amour avec Maud, dans le charme de la campagne anglaise ou découvrant les beautés et mystères de la Russie, avec les élégantes amazones Berthe et Gabrielle ...

Attirée par l’origine et la culture française de cette famille paternelle, elle fait preuve d’une grande admiration pour les écrivains et les artistes qui abondent, en France, pendant tout le siècle. C’est bien à Michel-Charles et à Michel qu’elle doit cette ouverture à la culture d’un pays qui lui a ouvert les portes de l’Académie et dont la langue allait être celle de son éducation, et, plus tard, celle de son écriture.

En revenant sur le XIX^e siècle avec *Archives du Nord*, elle a su reconstituer tout ce patrimoine ancré dans un passé qui, sans l’écriture, serait perdu à tout jamais et faire partager à ses lecteurs le bonheur d’un temps retrouvé.

¹⁴ “[...] elle demeure à jamais dans cet ILLO TEMPORE qui est celui des mythes de l’âge d’or”, AN, p. 115.

¹⁵ L’une des préoccupations majeures de l’écrivain était celle de la pollution et de la dégradation de l’univers dont l’homme s’est rendu coupable.